

**QUAND DONNER C'EST RECEVOIR. JEAN-ALEXANDRE VAILLANT
RECIPIENDAIRE ET INSTIGATEUR D'HOSPITALITE**

Mircea Ardeleanu, Prof., PhD, "Lucian Blaga" University of Sibiu

*Abstract: Invited as an instructor in a family of Romanian boyars, accepted in political and cultural circles as well as in the homes of ordinary people during his many travels in Romania, Jean-Alexandre Vaillant knew both sides of Romanian hospitality. He was declared undesirable, expelled, exonerated and invited yet again, twenty-five years later to assign Romanian citizenship. He prepared his young disciples to receive French language, culture and ideas in addition preparing France and Europe to receive, know, recognize and integrate Romanian culture and history, through French language as a vector of hospitality. Thus, Jean-Alexandre Vaillant used in his work an idea of hospitality seen as crucial to the European destiny of Romania. His main work, *La Romanie*, his essays and articles describe persons, social circles and events as well as general anthropological aspects inherent to a dynamics of contacts, dialogue and cultural exchange.*

Keywords: Jean-Alexandre Vaillant, Roumanie, hospitality, nationality, otherness, exile, intercultural

Invité à Bucarest comme précepteur de français dans la famille Filipescu (1829), intégré dans les milieux roumains de l'époque au point de jouer un rôle clef dans la modernisation de l'enseignement roumain de l'époque, accueilli aussi bien dans les milieux culturels et politiques du pays que chez des particuliers au cours de ses nombreux voyages à travers le pays, frappé d'un arrêt d'expulsion (1841), banni (1842) et rappelé vingt-deux ans plus tard pour se voir offrir la nationalité (1864) du pays auquel il avait rendu d'insignes services, Jean-Alexandre Vaillant connut l'envers et l'endroit de l'hospitalité roumaine, sa relativité, sa versatilité et sa précarité dans des circonstances politique impropices, mais aussi sa riche tradition dans le peuple, son authenticité. Mais, s'il fut bénéficiaire d'hospitalité, à son tour il mit toute sa diligence pour en susciter chez les autres. Il prépara l'accueil et l'épanouissement des idées et de la culture française dans l'esprit de ses jeunes disciples, mais il fit aussi accueillir – connaître, valider, mettre en circulation, intégrer – l'histoire et la culture roumaines dans son pays natal et en Europe par le vecteur hospitalier de la langue française. Ce faisant, Jean-Alexandre Vaillant mettait en œuvre une idée de l'hospitalité déterminante pour l'avenir européen de la Roumanie. Son œuvre capitale *La Romanie*¹, ses essais et ses articles éclairent par des cas particuliers des aspects anthropologiques généraux relevant de la dynamique des contacts, du dialogue et des échanges interculturels franco-roumains.

L'hospitalité est une forme essentielle de l'interaction sociale et de la socialisation. Elle est une manière momentanée de vivre ensemble, régie par des règles, des rites et des lois, ayant pour attributs l'altruisme, la générosité, le désintéressement, l'esprit de solidarité, la curiosité, mais aussi la tolérance, la prudence, etc. Chez les Grecs de l'Antiquité le patron de l'hospitalité était Zeus même appelé Xenios. Les Romains, qui considéraient

¹ *La Romanie ou histoire, langue, littérature, orographie, statistique des peuples de la langue d'Or, Ardaliens, Vallaques et Moldaves, résumés sous le nom de Romans, par J. A. Vaillant, fondateur du Collège interne de Bucuresci et de l'Ecole gratuite des filles, ex-professeur de langue française à l'Ecole Nationale de Saint-Sava, membre de la Société orientale de France, T. 1-3, Paris, Arthus Bertrand, éditeur, 1844. Désormais: *La Romanie*.*

l'hospitalité comme la vertu la plus agréable aux dieux, avaient doté leur panthéon d'innombrables divinités protectrices de l'hospitalité, de Venus, déesse de la tendresse et de l'amitié, à Minerve et aux dieux voyageurs, *dii viales*. Jupiter y occupait la première place : les Romains le surnommaient Jupiter hospitalier, *Jupiter hospitalis*. A l'imitation des Grecs, les Romains ont établi des lieux destinés à accueillir les étrangers nommés *hospitalia* ou *hospitia*. Tite-Live considérait que refuser l'hospitalité était *une exécrable violation des droits de l'humanité*. La coutume était alors, après l'avoir salué du nom de père, de frère, ou d'ami, selon son âge ou sa qualité, de tendre la main à l'étranger, de le conduire dans sa maison, de le faire asseoir, et de lui présenter du pain, du vin et du sel, cette cérémonie étant une espèce de sacrifice offert à Jupiter Hospitalier. Il était de l'usage, et de la décence, de ne point laisser partir ses hôtes, sans leur faire des présents, qu'on appelait en Grèce *xenia* et dans l'Empire romain *tessera hospitalitatis*, tessère d'hospitalité. Ceux qui les recevaient les gardaient comme des gages d'amitié. Dans le monde judéo-chrétien, la coutume d'hospitalité remonte à l'épisode biblique d'Abraham qui accueille sous sa tente les trois voyageurs qui lui apportent en échange la bonne nouvelle du fils inespéré qui naîtrait. Accueillir est un devoir fondé sur l'amour du prochain. Le chevalier de Jaucourt constatait en 1765 le dépérissement de ce lien de solidarité au XVIII^e siècle². Pour Immanuel Kant, l'avènement de la paix universelle passe par l'hospitalité universelle. Dans les sociétés modernes, certains actes d'hospitalité ayant glissé vers la sphère communautaire ou étatique (protection des minorités, réseaux consulaires etc.), l'hospitalité est devenue une affaire purement personnelle et n'est plus due que dans des circonstances exceptionnelles. La relation d'hospitalité peut engendrer maintes difficultés et situations délicates car elle repose largement sur le non dit, sur la retenue sinon sur le tabou, ce qui fait qu'elle se « négocie » et se redéfinit à chaque pas. La question de l'altérité y est centrale et interroge également l'accueillant et l'étranger. Quoi qu'il en soit, l'hospitalité a pour défi et horizon l'inhospitalité. Riche d'apports et de difficultés, d'ajustements et de compromis, de sacrifices et de conflits, l'hospitalité peut facilement devenir objet de mésentente et de malentendus. Jacques Derrida crée le mot valise « *hostipitalité* »³ afin de nous rappeler aux secrets oubliés du mot et aux replis paradoxaux et amers du concept tels que les recèle la langue: *hôte* en français est à la fois l'*hôte*, l'accueillant, et l'*hôte* l'accueilli, l'ami et l'ennemi. Passer de l'amitié à l'hostilité, faire de l'invité bienvenu un suspect malvenu est plus facile que l'on ne croit.

Au début des années 1840, Jean-Alexandre Vaillant semble précisément se démener dans cette problématique : bien accueilli sur un plan individuel, il se fait repérer par des actes susceptibles d'être interprétés avec mauvaise foi comme des actes hostiles ou déloyaux. Quelle que fût la contribution du consul russe dans ce processus, cas transgresse le domaine interindividuel et relève du niveau institutionnel, voire inter étatique, approchant ce qu'on pourrait appeler un incident diplomatique suivi de l'expulsion. La fin du séjour roumain est particulièrement douloureuse pour Vaillant. Il se sent de plus en plus inquiet à Bucarest ; aussi prend-il le parti de s'en éloigner le temps que « l'affaire Vaillant-Philippesco »⁴ refroidisse. Pour la première fois depuis son arrivée en pays roumain, Jean-Alexandre Vaillant

² University of Chicago: ARTFL Encyclopédie Project, Spring 2013 Edition, <http://encyclopedie.uchicago.edu/>, vol VIII, p. 316, consulté le 3 03 2014.

³ Jacques Derrida : *De l'hospitalité*, collection Petite Bibliothèque des Idées, éd. Calman-Lévy, 1997.

⁴ C'est Vaillant qui lui donne ce nom. Voir *La Roumanie*, t. II, p. 430.

est en danger et se voit obligé d’user des ressources de l’hospitalité. Ce besoin de prendre le large, d’essayer de se faire oublier se superpose sur un projet plus ancien, celui de mieux connaître le pays et de vérifier certaines hypothèses sur lesquelles reposait son travail en cours sur l’histoire des Roumains⁵. Du 19 juillet 1840 au 14 juin 1841, Jean-Alexandre Vaillant effectue à travers les Principautés deux séries de voyages dont la relation constitue plus de la moitié du troisième tome de *La Roumanie*. La première série consiste en six « promenades », effectuées du 19 juillet au 23 août 1840 ; la seconde en quatre « promenades » effectuées du 2 mai au 14 juin 1841 en Moldavie, où il vit du 1^{er} septembre 1840 au 14 juin 1841. La dernière « promenade » se ferme sur l’embarquement de l’auteur à bord du bâtiment *Ferdinando*. Le 19 décembre 1842 Vaillant est expulsé « définitivement ». Il se rend à Paris par Vienne après quatre mois de séjour obligé à Brasov/Kronstadt⁶. L’œuvre de Vaillant a fait l’objet d’analyses notamment dans une perspective historique, ce qui n’est pas tout à son avantage. L’approche historico-littéraire s’est usée elle aussi avec le temps. La voie que nous adoptons quant à nous, propose un regard anthropologique, ce qui, pour le moment, semble un sentier moins battu. Elle se révèle comme une mine d’idées nouvelles et de résultats inattendus, ce que nous nous efforçons de prouver dans les considérations que nous nous apprêtons à disposer ici bas. Nous nous proposons ici d’interroger quelques unes des situations typiques d’hospitalité fournies notamment par le troisième volet de *La Roumanie*, sans doute le plus original de la trilogie. Il fut, malencontreusement considéré comme peu significatif, comme un livre de littérature touristique⁷. Il nous servira de corpus principal pour l’étude des situations d’hospitalité, car c’est le premier ouvrage d’une étendue considérable où un observateur étranger décrit les protocoles d’accueil traditionnel chez les Roumains à la fin de la première moitié du dix-neuvième siècle. Vaillant y allait sciemment, on dirait en ethnologue professionnel, puisque « mettre à rançon la cordiale hospitalité du boïer et du moine, du corvéieur et de l’homme en place »⁸ n’est pas le point le plus insignifiant de son programme. Aussi trouve-t-on, surtout dans la partie « Orographie » un matériel particulièrement riche illustrant les diverses hypostases de l’hospitalité, avec des scènes privilégiées de rencontre, d’adieu, d’échange des cadeaux, avec des récits de souvenirs ou d’aventures etc., des codes, des protocoles et le recours au métalangage. La « caruța » – vecteur de cette translation spatiale – elle-même est un objet complexe : habitation sur roues et véhicule d’exploration combinant mouvement et stationnement, amalgamant désir

⁵ *La Roumanie*, t. III, p. 223-224.

⁶ Vaillant ne reviendra dans les Principautés que quinze ans plus tard, chargé des affaires de la veuve du prince moldave Ghika. Les jeunes Principautés Unies sous la couronne d’Alexandre Ioan Cuza, lui octroient la nationalité roumaine en 1864. Cette reconnaissance tardive accomplissait la transformation de l’étranger sans droits, objet de méfiance et de soupçons de 1840-1842 en citoyen loyal doté de tous les droits des indigènes. Vaillant s’en dédouane par son poème *Ma lanterne magique ou passé, présent, avenir de la Roumanie*, Poème d’économie sociale et politique, Bucarest, Wiess, 1868.

⁷ <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1412294>, ftp://ftp.bnf.fr/014/N0141229_PDF_1_-1DM.pdf consulté le 12 03 2014, N. Iorga, *Histoire des relations entre la France et les Roumains*, chap. « La monarchie de Juillet et les Roumains », p. 126 : « Il n’entendait pas y donner seulement une description de la principauté valaque, un résumé de son histoire, des notes d’ethnographie et de folklore, plus quelques anecdotes courantes, selon la recette, à très bon marché, de tous les touristes littéraires, mais bien renseigner le public français sur la vie entière de cette nation roumaine unitaire, dont la Valachie formait seulement un des territoires politiques. »

⁸ *La Roumanie*, t. III, p. 226. Afin de simplifier le système référentiel, désormais tous les extraits du tome III porteront indication du numéro de la page entre parenthèses, à la fin de la citation. Nous conservons, partout, l’orthographe originale.

d'hospitalité – puisqu'elle ne saurait en offrir – et hospitalité à offrir, quand les circonstances contrarient les exigences. Elle est univers clos qui peut s'insérer temporairement n'importe où et aider à découvrir d'autres lieux et formes d'hospitalité. Nous essaierons d'inventorier ici quelques scènes typiques d'hospitalité et disposer autour d'elles quelques commentaires.

Le premier chapitre d'« orographie » de *La Romanie* débute par une invitation au lecteur : c'est un acte d'hospitalité et un contrat d'association à une aventure autant qu'un pacte de lecture. Présenter la lecture comme un voyage qui régale passe par le déplacement du lieu d'accueil immobile (immeuble) au véhicule la « caruça » :

Il y a place pour trois : monte, lecteur ; ce voyage te sera peut-être agréable, car [...] je le fais] en homme qui a besoin d'espace, qui étouffé dans Bucuresci [...], en amateur qui se promène pour se promener ; qui [...] a soif de la paix des champs, qui préfère la montagne à la plaine (226)

Un autre glissement se produit, de l'hospitalité de l'homme vers celle de la langue. L'invitation est un peu burlesque, puisque la « demeure » où Vaillant invite son lecteur est un logement d'homme sans feu ni lieu, lui-même en nécessité de faire recours à l'hospitalité des autres. En fait, c'est une boîte à rêves, une « lanterne magique » inversée où le décor défile et tourne autour du charriot bâché. Le cérémonial de l'invitation et de l'offre d'hospitalité est d'ailleurs complet, quoique schématique. Le langage du « maître du logis » est modeste et bien seyant, voire un peu fallacieux, comme on peut le voir par cette « description des lieux » où le maître du logis classique montrait la maison à son hôte de fortune et lui précisait sommairement l'espace qu'il lui était réservé :

Elle n'est pas des plus élégantes, elle est même un peu vieille, et si jamais elle a été peinte, on ne s'en douterait guère ; mais elle est bien sur ses quatre roues ; celles de devant sont d'une bonne hauteur : tant mieux ! nous sommes à peu près sûrs de ne pas verser, et nous n'avons à craindre ni les boues, ni les pierres. Diantre ! en voici une qui n'ira pas loin ; il y manque un rayon et les autres battent le briquet dans le moyeu. [...] Allons ! ne faisons pas les difficiles, nous serons bien. Chargeons ! (225-226)

L'invité invite et reçoit dans sa demeure mobile. Vaillant offre non seulement l'hospitalité, mais tout ce qu'il faut pour le confort (plutôt oriental), pour les plaisirs des sens et pour ceux de l'esprit :

au fond nos valises, par-dessus nos couvertures et nos oreillers, dans la longueur deux bons matelas, et sur le tout, un tapis de Perse ; aux deux côtés des coussins, à droite les chibouks, à gauche le tabac, dans le coffre thé, sucre, café, petits pains et dinde énorme. N'avons-nous rien oublié ? (226)

C'est un renversement burlesque de la situation classique de l'accueil de l'hôte où le voyageur entre et se repose de son voyage. Ici, l'hôte voyageur et le voyageur hôte jouent un renversement copernicien du statique en dynamique, du provisoire en durable, métaphore de l'*homme viator* et de la vie comme voie. La « caruça » est une sorte de capsule cosmique, une sorte de vaisseau qui erre de relais en relais, une enclave où la vie se déroule d'après des règles propres, d'après un scénario où elle est enchâssée et mise en abyme. En chemin, la

trajet de la *caruça* est garantie par les divinités de la route – les agents qui visent la *podorojna* – et par le savoir-faire infallible d’êtres à l’allure mythologique :

Nos huit chevaux ont des ailes et, dans le crépuscule, nos deux postillons, la tête nue, les cheveux au vent, les manches de leur large chemise relevées jusqu’à l’épaule, leur bras droit décrivant lentement un cercle au-dessus de leur tête, nous paraissent un instant de belliqueux Centaures volant contre les Lapithes, illusion classique que leurs cris font bientôt évanouir.⁹

Une grande variété de situations concernent l’accueil et la prise de congé, la phase initiale et la phase finale de la situation d’hospitalité. Les chiens y tiennent parfois un rôle, comme lors de la visite au chalet du pâtre (la *stîna*) sur le mont Floreiu (279), ou à Câineni, village au nom prédestiné :

[...] nous [...] entrons dans Câineni à 8 heures du soir, au son du grand cor qui met le village en émoi et amène au-devant de nous les Vâtàs’ei, les Zapci, le commissaire, le chef de la douane, toutes les autorités du lieu et une bande de cent chiens dont il semble faire sa garde municipale. Fort bien ! nous n’aurons pas de peine à trouver un gîte. (337)

Mais d’habitude, les choses se passent d’une manière aussi simple que cela : « Il est neuf heures du soir. Nous entrons au galop dans la cour de la ferme, et la bonne Kiva pousse un cri de joie en nous apercevant. » (315) Tout accueil a son correspondant dans la prise de congé. Plus que l’accueil, en général moins enthousiaste, la prise de congé est marquée d’effusions de sentiments :

[...] et quand nous sommes prêts, quand je me sens bien assis sur le haut et large bât dont mon bidet se pavane comme un éléphant de sa tour, quand à toutes ses prévenances elle a ajouté encore mille vœux du cœur pour la prospérité de notre ascension et notre prompt retour ; pour la payer de tout cela, il ne nous en coûte qu’un sourire, un doux regard et ces trois mots : « Adieu belle Kiva, adieu bonne Kiva, je t’aime, Kiva » (316)

Il en va autrement chez les moines de la grotte de Jalamiça : « Nos adieux ne sont pas longs ; il y a peu de cérémonie avec les hommes de Dieu : une douce parole, un doux regard, un serrement de main affectueux, furent bientôt échangés. "Adieu, bons pères ! portez-vous bien !" » (307) Mais il peut aussi contenir toute l’émotion des vraies amitiés brisées :

j’allai faire mes derniers adieux à la seule famille qui eut osé m’offrir un toit. Il y eut là des regrets et des larmes. Je les passerai sous silence pour ménager la pudeur des gens timorés ; je préfère aux reproches le sorbet que l’on m’offre et la pipe que m’allume Ivantch. (454-455)

Quittant Bucarest, Vaillant et son petit équipage, lecteur compris, s’enfoncent dans la pays. Il est ici, pratiquement, chez des gens inconnus. Il n’y a pas de connotations politiques, pas même culturelles. L’octroi et l’accueil de l’hospitalité sont décrits en toute leur pureté, on dirait cette hospitalité absolue, inconditionnelle, idéale, dont parle Derrida:

⁹ Le renvoi mythologique n’est pas étranger au contexte hospitalier. Episode mythique traité par Homère dans l’*Illiade* et par Ovide dans ses *Métamorphoses*. Allusion au combat des Centaures et des Lapithes où une scène d’hospitalité se transforme en scène de guerre et de vengeance.

[...] nous chevauchons jusqu'à la ferme du sieur Procope. [...] Kiva, sa jeune ménagère [...] me paraît si aimable, que je crois cet ordre inutile. [...] Kiva n'est pas pour nous une servante, c'est une hôtesse polie, enjouée, qui nous fait les honneurs de la maison avec dignité et simplesse ; à nous les deux plus belles chambres et par conséquent les deux meilleurs lits, à nous les poulets de la basse-cour, les agneaux de la bergerie, les quatre bons vins de la cave, le brînza frais, le lait qu'on vient de traire, à nous tout cela, et c'est Kiva qui nous le donne. En la voyant si libérale sans avoir l'air de donner, si sémillante avec réserve, je la prends pour une de nos grandes dames du siècle dernier, qui pour mieux faire ressortir leurs charmes se faisaient peindre en villageoises (274-275)

L'hôte aussi, joue son rôle : il regarde, il voit, il réfléchit. L'accueilli réfère tout ce qu'il voit à ses expériences passées et à son univers culturel. On peut constater la tendance, comme ici, d'établir des tables d'équivalences ou de ressemblances avec des objets ou des situations du pays natal, y compris, quand c'est le cas, en faisant intervenir dans l'équation un dénominateur commun :

Monsieur le camaras', que nous trouvons chez lui s'efforce de réparer l'échec qui en est la cause. [...]. Ses manières sont franches et polies, et pour le quart d'heure sa maison est à nous, sa table aussi. Elle est servie, bien dressée et bien fournie, sans profusion ; vins de Buzèo et eau de Borsek, petits pains blancs de Bucuresci et caviar frais de Georgeo. Le borsek est délicieux et ces sarmales de riz et de feuilles de vignes nacrées de caïmac, et ces asperges à la crème de buffle, et ce civet aux olives de Smyrne, tout cela, certes, a un goût exquis. Nous dînons à l'antique, assis sur de larges divans et réjouis pendant le repas par la musique un peu criante des Lăutari. (344)

Il arrive aussi que l'accueil relève d'une certaine violence faite au voyageur :

Monsieur Niculesco exige que nous acceptions sa table et nous envoie chaque soir, pour souper à notre aise, un *plocon* de truites. (268)

Mais le voyageur n'est pas si facilement disposé à céder sa prérogative et va même jusqu'à mettre en question les principes et les a priori de l'hospitalité :

[...] nous ne pouvons perdre ici toute la journée. – Vous avez bien raison [...] sauvons-nous ! Madame [...] lui dis-je, nous avons promis et nous devons bien ce sacrifice à l'hospitalité. – Bah ! bah ! l'hospitalité ! l'hospitalité s'en arrangera comme elle voudra. (338-339)

Le Rêve du voyageur naïf est de trouver à la fin de l'étape « bon gîte et belle hôtesse »(285). Il lui arrive même, comme à Monsieur Ang'elesco, de faire de doux rêves à la faveur d'une confusion de personnes, rêves vite démentis par la réalité. A la veille, il avait forcé la marche en y obligeant toute l'équipe, car il avait hâte de retourner sur les lieux où on lui avait fait jadis bon accueil. Il croit reconnaître dans la femme de l'aubergiste la sœur de celle-ci, qu'il avait aimée, et qui n'est plus. Reste le souvenir d'amour, si délicatement suggéré par la chandelle qui continue de brûler dans la nuit :

La bougie brûlait encore dans la chambrette, et mon compagnon, assez durement couché sur son grabat, dormait d'un sommeil agité. « Dobré ! Dobré ! » murmurait-il d'une voix étouffée, gâzdöica, gentille hôtesse ! » Puis il s'arrêtait, puis il se tournait et se retournait comme un patient ; puis il murmurait encore : « Floué ! floué ! » (294)

Mais surtout, le pérégrin rêve de confort et de réconfort dans une chambre propre et confortable :

La fraîcheur de la chambre, la mollesse du divan, le parfum de framboises, l'essence du café, la fumée de nos pipes nous y remettent si bien de la fatigue de six heures de marche que dès le soir nous nous sentons en état de visiter Telega tout entier. (258)

ou, comme ici, au retour d'une promenade chez Procope et Kiva :

« Prendre un bain, fumer quelques restes d'un mauvais tabac, nous étendre sur le divan en attendant le souper, souper et dormir nous conduisent jusqu'au lendemain. C'est le dernier jour que nous avons à donner à Commërnîc. (315)

Même si le voyageur est dans une situation précaire, son statut ne lui commande pas d'accepter l'hospitalité dans n'importe quelles conditions. Il lui arrive de refuser l'hospitalité, comme il lui arrive de se la voir refuser. Voici ce qui leur arrive chez le pope de Poduri où ils avaient décliné l'offre d'« hébergement touristique » en faveur de la variante « chez l'habitant » :

Par malheur, nous tombons dans la maison, du pope, maison sale s'il en est, où vivent ensemble hommes, femmes, enfants, chiens, chats, poules, dindons, oies et canards, dont la cour est à la fois bergerie, écurie et étable, où je n'ai pas un pied où poser la tête [...] Ce séjour infect me dégoûte, cette misère ne me fait pas pitié, elle me révolte, car c'est celle de l'avare [...]. (323-324)

L'échec d'hospitalité n'est pas le fait de l'indigence mais de la méchanceté, et il convient de compter avec. Tel est l'accueil à Strîmbeni, arrosé d'un verre d'eau et d'un discours sur l'esclavage par un maître à double visage, réputé pourtant pour sa philanthropie, un ancien ami et ancien collègue¹⁰ :

« dans vingt minutes nous serons à Strîmbeni. Nous y sommes et nous y trouvons, avec un soleil de plomb, l'auvent du châtelain. C'est avec une charité toute chrétienne que ce noblois nous offre le verre d'eau de l'Évangile, restaurant un peu crû quand on est depuis cinq heures à cheval et à jeun ; (267)

Autre cas : le 23 juillet, nos voyageurs soupent chez kir G'iorg'e, employé des salines de Baïcoï dépossédé de son unique table haute par la princesse Troubetskoï, châtelaine du lieu. On voit comment, en cas de concurrence, l'hospitalité reflète les stratifications et les hiérarchies de la société :

Le brave homme nous reçoit comme il peut, c'est le cas de le dire, car la châtelaine du lieu, nous présents, lui fait enlever par son bailli la seule table haute qui lui reste. "Et pourquoi

¹⁰ Il s'agit – nous en faisons l'hypothèse – de Nicolae Constantin Golescu, fils de Dinicu, accusateur dans le procès des participants au complot de Mitica Filipescu dont Vaillant lui-même.

cela ? lui demandai-je. – C'est, me répond-il, que la princesse Trubetskoï¹¹ attend son altesse le prince régnant, et fait des préparatifs pour le recevoir. " (270)

Mais plutôt que de s'exposer, il vaut mieux pousser plus loin, ignorer les appels feints ou réels. Toutes les invitations ne seront pas honorées : le voyageur n'est pas tenu de répondre à tous les appels, d'accepter l'hospitalité à chaque fois qu'elle se présente, sous peine de se sédentariser, de transformer un abri temporaire en résidence et les relations hôte-hôte en relations de famille, ce que son statut et son contrat lui interdisent absolument. Il relègue ces occasions dans le virtuel. Il n'en emporte que le souvenir, des fragments d'images détachées :

« [...] nous entrons dans Ploïesci. A l'Orient une teinte vermeille et dans l'air une douce fraîcheur nous promettaient une journée magnifique [...] je vois quelques fenêtres s'ouvrir, et ici un boïer, la pipe d'une main, le fêlédjane de l'autre, nous saluer au passage d'une bouffée de fumée, et là deux jeunes filles se baisant comme des tourterelles et s'offrant mutuellement la confiture. » (229-230)

Mais le voyageur a le temps mesuré. Il doit faire attention aux limites et aux contraintes attachées à sa condition. Il a encore beaucoup de choses à connaître et de rôles à endosser. Que se passe-t-il, par exemple, quand les divinités de l'hospitalité battent les cartes ou jouent à disposer de manière aléatoire les demandeurs et les offrants d'hospitalité ? Quand le voyageur tombe sur un hôte préparé pour en accueillir un autre, Quand celui qui vient (à l'improviste) n'est pas celui qu'on attend (avec inquiétude), quand celui qui demande l'hospitalité n'est pas celui pour qui on l'avait réservée ? A Telega, le directeur des salines et le commandant de la garnison attendent leurs supérieurs en inspection (244). On imagine qu'ils en sont au point maximum de leur disposition hospitalière. Nous voyageurs les trouvent dans cette disposition, mais elle n'est pas pour eux, puisqu'ils ne sont pas attendus. En revanche, ils ont l'avantage de n'être pas leurs supérieurs et en retirent tous les bénéfices. D'ailleurs, les deux Télégiens sont en quelque sorte « hôtes » de profession, puisqu'ils sont, respectivement, patron et gardien de prison, lieu accueillant, quoique peu hospitalier. Sous ces auspices, l'hospitalité ne peut être donnée et reçue que sous réserve. Aussi s'exprime-t-elle mieux dans sa pureté essentielle faite de gaieté, de franchise, de bon accueil sous le toit et à la table :

Au lieu de l'embarras qu'un supérieur traîne à sa suite et fait ordinairement naître sur ses pas, nous n'apportons avec nous qu'amitié, gaieté et franchise ; aussi nous reçoivent-ils à bras ouverts et nous offrent-ils l'un son toit, l'autre sa table ; nous nous y attendions, mais nous voulions être libres, et nous n'acceptâmes leurs offres obligeantes que jusqu'au lendemain. (244)

Le voyageur traîne la nécessité dans ses bagages, et, comme on le dit, nécessité fait loi. Il arrive que le voyageur prenne l'initiative, qu'il déborde les contraintes liées à son statut :

L'auberge où nous descendons est plus que pleine. [...] L'hôte et l'hôtesse sont de braves gens qui ont d'abord plus peur que nous de notre rencontre, « Jupân, lui dit en entrant mon compagnon, allons, une chambre, à souper ! » Il n'a rien, ni chambre, ni pain, ni poisson ;

¹¹ Nièce du prince régnant Alexandre II Ghika (1834-1842), épouse du prince Serge Trubetskoï, neveu du tzar Nicolas I, colonel dans l'armée russe qui a occupé le pays au temps de l'hétairie.

cabaretier, il n'a que du vin. [...] Cependant, je découvre une chambrette, c'est celle du logothète, inspecteur de la fenaison ; peu m'importe, je m'en empare, bien décidé à la garder [...]. (286)

Mais en cas de besoin, c'est lui qui offrira à son hôte accueillant le déjeuner ou le souper sans lequel l'acte d'hospitalité serait largement vidé de sens. L'indigence n'a jamais impiété sur les bonnes actions mais les a sévèrement limitées. Hospitalité, et charité vont ici ensemble :

Le souper étant prêt, j'invite notre bon abbé à en prendre sa part, il refuse ; je lui offre un verre de vin de Kiva, il l'accepte, le boit à la santé des voyageurs, à la nôtre ; nous trinquons avec lui à l'hospitalité, à la charité de l'Évangile que nous retrouvons si loin des habitations des chrétiens, et pour nous mettre plus à l'aise dans sa cellule, il va se coucher sur le *prispé* (parvis) de la chapelle. (303)

L'hospitalité n'a rien à voir avec la richesse, partager ne suppose pas nécessairement l'abondance mais la disponibilité, et ce ne sont pas les riches qui offrent le plus. Partager la frugalité c'est encore partager. La tradition roumaine semble pourtant avoir établi un minimum hospitalier : « le verre d'eau des Évangiles », parfois assorti de confitures, de café ou de fruits :

– Marie, avait dit à sa fille la maîtresse de la maison, apporte des cédrats et des abricots verts ; ce sont les confitures que *préfère notre ami* ; et Marie me présente le plateau, le rire sur les lèvres et les larmes dans les yeux. (455)

C'est un moment en soi, qui donne lieu aux préliminaires de socialisation qu'exige l'hospitalité. D'autres fois, l'offre d'eau et de confitures n'est pas seulement le moment de détente après la fatigue d'une journée ; mais également le prélude du festin, comme dans l'épisode qui se passe à Câineni :

« Nous sommes assis. Il a déjà frappé des mains, la servante est là. Des confitures, vite ! Ces dames ont chaud ; ces messieurs boivent-ils le tabac ; ou pour parler français, fument-ils ? [...] oh là, G'iorge ! quatre pipes. Cinq minutes après, le plateau circulait à la ronde et un grand verre d'eau de roche faisait fondre la cuillerée de confiture, et [...] la chambre était pleine de bruit, de joie et de fumée. (337)

Partager le déjeuner du pauvre fait partie des obligations, aussi bien de l'offrant que de celui qui y est convié, comme en témoigne cet accueil chez les gardiens de troupeaux, au « chalet roman » :

L'essence du chalet roman, c'est la *màmàliga* au fromage ; son attribut, c'est le buccin de trois mètres de longueur ; je mange de bon cœur la portion que m'offrent les pâtres et j'essaie de faire retentir les échos de la montagne de quelques uns de nos airs de chasse. (279-280)

L'Échange symbolique est incontournable dans l'acte d'hospitalité. L'hospitalité est occasion d'échange, parfois d'objets, comme on l'a vu dans les civilisations de l'Antiquité et comme la tradition en est restée dans les civilisations modernes. Mais, le plus souvent, ce sont des connaissances, des idées, des manières de dire ou de penser, des savoir-faire qui

s'échangent, et ce dans le cadre d'un moment particulier du processus hospitalier, celui où l'hôte, l'étranger étale ses connaissances ou son savoir-faire :

je mange de bon cœur la portion que m'offrent les pâtres et j'essaie de faire retentir les échos de la montagne de quelques une de nos airs de chasse ; je m'en acquitte tant bien que mal, comme on peut faire avec un buccin. A ces sons tout nouveaux pour eux de gaieté vive et de mâle expression et contraste avec leurs chants langoureux et monotones [...] les pâtres émerveillés me regardent la bouche béante, et soit pour mieux saisir, soit en signe d'honneur, jettent à terre l'énorme bonnet de toison qui leur couvre les oreilles. Le plus jeune, Andreias' le Luron, s'essuyant la moustache avec la manche de sa chemise, s'approche et me demande une leçon. Je la lui donne, et bien mieux, la lui paye si bien, que nous les laissons tous émerveillés, pâtres, chiens et moutons. (280)

Une offre d'hospitalité réussie laisse des souvenirs et, même si elle ne suffit pas pour créer des habitudes, elle risque toujours de se reproduire. L'accueilli reviendra sur les lieux de son premier accueil. D'où, déjà, la présence des liens de souvenir, la mise en place d'un petit patrimoine mémorial entre l'hôte et l'accueilli. Ainsi, à Curtea de Arges' où Vaillant et son équipage sont reçus par le père économe : « Nous étions d'anciennes connaissances ; il m'avait reçu, en 1829, sur une haute recommandation dont j'étais porteur, et ce souvenir que je lui rappelle ne fait que redoubler l'empressement qu'il nous témoignait déjà de nous être agréable. (332) » ou, encore, à Câineni : « On s'approche, on se reconnaît, on rit, on s'embrasse, on rit encore. [...] et il nous entraîne chez lui et il donne ordre aux Vâtàs'ei et aux Zapci de nous trouver des logements. » (337) Mais le lien entre hospitalité et mémoire peut aussi relever d'un vécu complexe et durable, comme dans cet épisode qui se passe au lieu-dit Intre Pracova. C'est ici une scène particulièrement dramatique qui commence par un rêve, des regards et un silence sournois, passe par une dénégation d'identité, par une fausse reconnaissance et, finit par le dévoilement – pudique et brutal à la fois – de la vérité :

– Allons, [...] Regarde-moi en face, Dobré !

–Dobré ! Ah, seigneur, qu'a dit ta Grandeur ? Dobré ! J'y suis maintenant, ta Seigneurie l'a connue. C'était ma sœur, ma cadette, jolie brune aux yeux bleus, quinze ans et cœur tendre. N'est-ce pas qu'elle était belle ? Mais, seigneur, elle est morte.

– Morte ! reprend mon compagnon : Dobré est morte ! Sa physionomie s'altère [...], il jette sur son hôtesse un sombre regard [...] Dobré est morte ! Ne l'ai-je pas rêvée cette nuit ? Pauvre Dobré ! (294)

ou dans cette autre scène chez Bucur à Câmpulung :

En revoyant cette maisonnette, que j'avais louée pour M. de Lagau, et que je gardai pour moi ; ce ruisseau qui coule devant ses fenêtres sur le grand chemin ; ces grands arbres qui la couvrent et y versent leur ombre [...] il me semble n'avoir quitté ces lieux que d'hier. Mais quand le père Bucur, me montrant une femme qui me paraît avoir passé la trentaine me dit : « Seigneur, voici Zinca, ma fille ; la reconnais-tu ? » Toute pâle et défaite qu'elle est, oui, je finis par la reconnaître ; mais au premier abord, comment puis-je me figurer que ce soit là cette jeune fille que j'ai vue si fraîche, si folâtre. Ah ! c'est alors que je comprends qu'il y a dix ans de tout cela. (330)

Parfois, cette scène n'est que le déclencheur d'un processus de souvenir plus profond, plus troublant et d'une portée générale sur le thème du passage du temps et de l'inconstance des sentiments :

Alors aussi d'autres souvenirs s'éveillent dans ma mémoire : je me rappelle M. Blanc-Duclos, que j'avais amené ici de Bucuresci, bien malade, et qui ne m'avait quitté que bien portant ; la menace de cette femme altière, de me faire quitter le pays si elle était princesse ; cette figure céleste, cette taille souple et dégagée, dont le ciel avait doté la fille de l'ispravnik ; cette philanthropie du docteur Sporer, que je n'eus à payer qu'en reconnaissance ; ce dévouement d'une jeune fille de onze ans pour sa mère mourante [...] et cette pauvre mère à laquelle je venais dire chaque soir : « Courage ! Madame Chrisoscoleo, Dieu est bon ! Alors, tout cela était ou beau ou plaisant, ou terrible ; aujourd'hui tout est oublié ; dix ans ont passé dessus ! (330-331)

Avant d'être offre de protection et de nourriture, l'hospitalité est offre d'une manière de vivre et de penser. L'hospitalité fonctionne dans ce cas comme une sorte d'adoption, comme un parrainage temporaire. Ceci étant, elle suscite des considérations sur le mode d'emploi de l'hospitalité :

Nous frapons ; un cénobite nous ouvre et nous salue de ces mots : "Vous êtes les bienvenus". Cette façon candide de nous recevoir, si différente de notre soupçonneuse expression, "Soyez les bienvenus", ce vieillard qui parle bas et nous conduit doucement à la cellule de l'abbé, cette prière que murmure, agenouillé sur le parvis de la chapelle, l'un de ces vertueux cénobites ; ce silence qui n'est troublé que par le bruit sourd du torrent, l'obscurité de la nuit à travers laquelle perce néanmoins la blancheur des rochers qui font face à la grotte, la lumière d'un cierge qui brille et marche au fond comme l'étoile des mages, me reportent à ces temps antiques où [...] les vrais chrétiens [...] allaient dans le désert (302)

Et malgré quelques accueils douteux, Vaillant ne fait pas économie de l'expression de son enthousiasme qu'il veut sans doute exporter :

O Vallaques ! me dis-je en moi-même, vous êtes les maîtres en Europe en fait d'hospitalité. Cette vertu qui chez nous cède sa place à l'égoïsme et n'est plus exercée qu'en grand et avec ostentation par la nation, vous la possédez encore tout entière ; conservez-la ! elle est belle, elle est noble, elle est chrétienne, elle honore un peuple. (337-338)

Il réitère cette conclusion dans la relation de la sixième promenade, alors qu'il se trouve dans le village de Sibiciu au pied du Penteleu : « Ainsi, à Sibiciu comme à Câineni, chez le particulier comme chez les moines, partout la même hospitalité. » (381) et dans le dernier chapitre, en quittant Iassy, sur le chemin même de l'exil, où Vaillant fait aux Roumains le vœux de ne jamais perdre entre autres l'habitude hospitalière des confitures, du verre d'eau et de la fraternité dont ils sont un symbole :

« Romans, si, plaise à Dieu, vous redevenez jamais un grand peuple, conservez trois choses de vos mœurs orientales et mariez-les aux trois grands principes de vos pères : [...] le verre d'eau et la confiture avec cette fraternité antique qui ne connaissait aucune classe [...] » (455)

Emprunter la langue de son hôte afin de lui faire plaisir, acte d'hospitalité et échange symbolique, s'il en est, met l'hospitalité à l'épreuve de la langue et celle-ci à l'épreuve de l'hospitalité. La langue et la parole jouent un rôle décisif dans la réussite ou l'échec de l'hospitalité. Dire les choses avec la langue de l'autre met en évidence la disponibilité hospitalière de l'hôte. Et d'ailleurs, comment dire, sinon simplement : « Monsieur le *camaras'* », « Le *borsek* est délicieux » ainsi que ces « *sarmales* de riz et de feuilles de vignes nacrées de *caïmac* » et accompagnées de « la musique un peu criante des *Làutari*. » ; ou : « [...] la prévoyante Kiva remplit leurs *plosques* de *rak* et de vin, enfle leurs besaces de pain, de fromage et de volailles, leur fait donner une collation, et nous oblige aussi à nous lester avant de partir. » etc. Vaillant en profite pour compléter et enrichir ses grammaires de 1836 et de 1840, ses dictionnaires et ses commentaires en faveur de cette langue européenne et latine trop ignorée en écrivant dans un français émaillé de mots courants du roumain, fussent-ils d'origine latine, grecque ou turque, et de citations en roumain de vers de poèmes et de chansons, d'épisodes mythologiques ou bibliques, quitte à en donner l'équivalent français à côté :

[...] je crois en Dieu et le vois partout [...] Je vais donc l'adorer à l'église grecque et chanter avec les Telegiens *pe împèratul que nu are ca dînsu altul* l'empereur qui n'a pas son pareil. (245)

En endossant la veste du pérégrin qui oblige les autres à faire acte d'hospitalité en leur tombant dessus plus ou moins à l'improviste, Vaillant prend le rôle, d'instigateur d'hospitalité, de « sans-gêne qui va mettre à rançon la cordiale hospitalité du boïer et du moine, du corvéieur et de l'homme en place [...] qui regarde, écoute et redit tout ce qu'il voit et entend. » (226) Sa relation peut se lire dans la clé littéraire des « voyages en Orient », genre très à la mode à son époque. Mais il y a autre chose. Cette partie qui s'intitule « Orographie » et se prétend, si l'on en croit Littré « Traité, description des montagnes. » est en réalité un éloge de l'hospitalité. Le genre de référence de cet ouvrage n'est pas l'écriture journalistique, encore moins l'écriture touristique – cette idée de Iorga fait sourire – mais le genre épideictique, dans lequel rentre, de fait, tout l'ensemble intitulé *La Romanie*. C'est un genre qui ne se subordonne pas à la vérité (historique, scientifique etc.) mais à des valeurs morales, politiques et religieuses identifiées au sein d'un individu, d'un groupe social ou d'une nation en rapport avec lesquelles on affirme son soutien et son adhésion, dans le but de convaincre les autres à adopter la même conduite. Si cela est, les reproches qu'on a pu faire à Vaillant concernant ses intrusions subjectives dans le discours historique relèvent d'une fausse lecture. L'objectif de Vaillant était de « rapprocher » sa nation « maternelle », la France, et sa nation d'adoption, la nation roumaine, et son intention promettait d'avancer mieux vers sa réalisation à travers un discours descriptif, explicatif et argumentatif élogieux à la fois, imprégné d'une certaine « pédagogie », un discours épideictique. Son objectif était de relever ce qui, chez ce peuple ignoré des Carpates, était digne d'admiration, ce qui était (resté) noble et authentique, ce qui était (toujours) européen et ce qui était donc proche de l'univers mental du Français et de l'Européen contemporain. La tâche de Vaillant n'était de faire ni œuvre d'historien, ni œuvre d'ethnologue, elle était de garantir le transfert de valeurs culturelles, de les faire

reconnaître et accueillir en France et, par l'intermédiaire de la langue française, dans l'Europe de son temps. C'était mettre l'hospitalité au cœur de l'Europe.

Bibliographie

Corpus des œuvres de Jean-Alexandre Vaillant

Grammaire vallaque à l'usage des Français, București, Ed. Valbaum, 1836.

Vocabularul purtăreț franțuzesc-românesc și românesc-franțuzesc, urmat de un mic dicționar de omonime, Bucarest, 1839.

Poésies de la langue d'Or, trad. par J.-A. Vaillant (de Bucharest), Paris, éd. de l'auteur, 1851.

Ma lanterne magique ou passé, présent, avenir de la Roumanie, Poème d'économie sociale et politique, Bucarest, Wiess, 1868.

La Roumanie ou histoire, langue, littérature, orographie, statistique des peuples de la langue d'Or, Ardaliens, Vallaques et Moldaves, résumés sous le nom de Romans, par J. A. Vaillant, fondateur du Collège interne de Bucuresci et de l'Ecole gratuite des filles, ex-professeur de langue française à l'Ecole Nationale de Saint-Sava, membre de la Société orientale de France, T. 1-3, Paris, Arthus Bertrand, éditeur, 1844.

Episode de la question d'Orient – Russie, Vallachie, Moldavie, Paris, René, 1842.

Turquie et Russie en réponse à lettre d'un anonyme par J. A. Vaillant, fondateur du Collège Interne de Bucharest, Paris, Ed. Pilloy, 1854.

Réponse à la lettre de Monsieur Nesselrode, en date de 12 juin 1854, Paris, Pilloy, 1855.

Nationalité et patriotisme, en réponse à MM. De Feuillade et Peyrat, Paris, E. Dentu, 1855.

Ouvrages concernant l'œuvre et la personnalité de Jean-Alexandre Vaillant

Iorga, Nicolae: *Histoire des relations entre la France et les Roumains*, Iassy, 1916.

Iorga, Nicolae, « Trei generații în viața publică românească după judecata lui J.A. Vaillant », *Analele Academiei Române*, Mem. Sect. Istorice, seria III, 1935.

Turcu, Constantin, *J.A. Vaillant, pionier al culturii franceze în Principate și luptător pentru Idealurile românești*, București, Ed. Cartea Românească, 1942.

Ouvrages concernant l'hospitalité

Benveniste, E., *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, Editions de Minuit, 1969.

Jacques Derrida : *De l'hospitalité*, coll. Petite Bibliothèque des Idées, éd. Calmann-Lévy, 1997.

Gauvin, Lise, L'Hérault, Pierre, Montandon, Alain, *Le Dire de l'hospitalité*, Presses Université Blaise Pascal, 2004.

Girard, R., *La violence et le sacré*, Paris, Grasset, 1972.

Girard, R., *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, Grasset, 1978.

Gotman, Anne, *Le sens de l'hospitalité. Essai sur les fondements sociaux de l'accueil de l'autre*. Coll. Le lien social - Presses universitaires de France, 2001.

Lévi-Strauss, Claude, *Mythologiques III, L'Origine des manières de table*, Paris, Plon, 1968.

Lévi-Strauss, Claude, *Mythologiques IV, L'Homme nu*, Paris, Plon, 1971.

Montandon, Alain (dir.), *Le livre de l'hospitalité. Accueil de l'étranger dans l'histoire et les cultures*, Paris, Bayard, 2004.

Montandon, Alain, « Les règles de l'hospitalité », dans *Sciences humaines*, Hors-série N° 33 Juin/Juillet/Aout 2001, dossier « Vivre ensemble ».

Ruyer, R., *L'Animal, l'homme, la fonction symbolique*, Paris, Gallimard, 1964.

Ouvrages de référence et sitographie

<http://gallica.bnf.fr/?&lang=FR>

http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/extras/encpageturn.pl?V8/ENC_8-316.jpeg, consulté le 3 mars 2014, Robert Morrissey (ed), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, etc., eds. Denis Diderot and Jean le Rond d'Alembert. University of Chicago: ARTFL Encyclopédie Project, Spring 2013 Edition, <http://encyclopedie.uchicago.edu/>, vol VIII, p. 315-316.